

Jacob Burckhardt, ou l'histoire sans clôture narrative  
par Thibault Isabel

Jacob Burckhardt (1818-1897), comme auteur, est à l'image de ce qu'il fut dans la vie : un homme discret. On ne se souvient en général de lui, en France et dans la plupart des pays, que comme un historien érudit, qui aurait influencé le jeune Nietzsche dans la genèse de ses idées. Mais on oublie que Burckhardt, à travers les traités d'histoire qu'il nous a laissés, fut aussi un penseur remarquable, dans la veine des plus grands moralistes classiques. Sa conception de la vie était en fait très inspirée par Schopenhauer, dont il avouait en privé avoir beaucoup appris ; mais il eut la force et l'originalité de s'en affranchir à nombre d'égards, au point effectivement de frayer la voie à une authentique philosophie dionysiaque, qu'à sa suite Nietzsche saura élaborer.

Burckhardt appartenait à une illustre famille suisse, installée à Bâle depuis des générations. Fils d'un éminent pasteur, il devint lui-même un professeur d'histoire de l'art réputé, et fut courtoisé par les plus prestigieuses universités allemandes. Mais il resta toujours fidèle à la modeste chaire qu'il occupait dans sa ville d'origine, se défilant par-dessus tout des honneurs du monde <sup>1</sup>.

C'est que Burckhardt a presque toujours été un intellectuel pessimiste et désabusé. Il céda certes dans un premier temps à un certain optimisme juvénile. En 1842, il écrivait dans sa correspondance : « Nous devons être encore plus ouverts, encore plus sincères, de manière à ce que, sur les ruines des vieux États, l'amour établisse peut-être un nouvel empire. » <sup>2</sup> Cet enthousiasme conduisit Burckhardt à s'investir dans la politique bâloise, au retour de ses études en Allemagne ; il milita au sein d'une guilde, et fut le rédacteur en chef d'un journal conservateur, le *Baseler Zeitung* <sup>3</sup>. Mais il abandonna bien vite ses ambitions, et retourna à l'enseignement, qui fut pour lui, selon ses propres mots, une joie intense et ininterrompue, tout au long de sa vie. Burckhardt demeura un citoyen engagé, dont les avis étaient écoutés et respectés, mais il cessa de croire à l'efficacité d'une action purement politicienne. En outre, son tempérament détaché était probablement incompatible avec l'exercice de responsabilités municipales ou parlementaires. En 1846, il écrivait à un ami : « La liberté et l'État n'ont pas beaucoup perdu en importance, à mes yeux. Mais, avec des hommes comme moi, on ne construit pas un État. [...] J'ai maintenant suffisamment de compétences et d'expérience pour occuper des fonctions politiques, même importantes, en cas de nécessité, mais je ne souhaite plus participer à tout cela... » <sup>4</sup> Burckhardt, malgré le dégoût que lui inspiraient les nations occidentales modernes, a toujours regardé le tumulte révolutionnaire avec un certain effroi, persuadé que, dans les temps difficiles, la haine ne fait que répondre à la haine et que les bonnes intentions affichées par les insurgés cachent en général des motivations nettement moins avouables <sup>5</sup> ; il préférerait pour sa part se livrer à un travail de fond, afin de maintenir vivante la « culture de la vieille Europe » et faire en sorte qu'elle soit toujours disponible lorsque la crise serait passée <sup>6</sup>.

Mais la crise dura longtemps, et Burckhardt n'en vit jamais le bout. Il assista au fil des ans à l'expansion de l'esprit marchand qui lui paraissait signer la mort de la civilisation véritable, telle qu'elle avait pu fleurir, avec déjà beaucoup d'ambivalence, il est vrai, à l'époque de la Grèce antique et de la Renaissance. En 1867, il écrivait donc : « S'il doit cependant y avoir quelque bonheur au creux de notre infortune, il ne peut s'agir que d'un bonheur intellectuel, qui nous ferait méditer sur le salut de la culture en des ères antérieures et qui nous représenterait en esprit un avenir brillant et pur, même si nous sommes plongés par ailleurs dans une époque entièrement réduite à sa dimension matérielle. » <sup>7</sup> L'inquiétude principale de Burckhardt touchait à la préservation de la

culture dans un monde massifié, où le progrès technique, au lieu d'élever l'homme vers ce qu'il comporte potentiellement de plus noble, l'asservirait à ses pulsions les plus immédiatement intéressées et les plus bestiales.

Burckhardt, s'il méprisait particulièrement son temps, s'abstenait néanmoins de toute fascination mélancolique pour le passé. Esprit d'une lucidité et d'une probité remarquables, qui plaçait précisément dans cette lucidité et cette probité les vertus fondamentales d'un individu adulte et développé, il tâchait de cerner, en chaque siècle, ce que les hommes comportent de défauts et de qualités. Burckhardt, au dire de Nietzsche, qui fut son élève à l'université, était de ceux « qui se tiennent sur la réserve, par désespoir ». Il lui manquait, disait un peu plus tard Erwin Rhode, « la force de nourrir une illusion salutaire »<sup>8</sup>. Mais Burckhardt n'était pas désespéré. Il n'invitait pas à l'inaction, mais à une action prudente, réfléchie et raisonnable. Il considérait que la grandeur d'un peuple tient d'abord au degré d'enracinement de la culture, et qu'il n'y a d'entreprise plus grande et plus fructueuse que d'enseigner, envers et contre tout – fût-ce seulement à une petite communauté de disciples. L'esprit, parce qu'il est la fleur la plus belle de la civilisation, doit être préservé dans les moments les plus sombres et faire office de liant entre les générations ; c'est lorsque tout va mal qu'il devient le plus urgent de penser, pour faire en sorte que rien de ce qui s'est fait autrefois ne soit perdu : l'avenir doit encore pouvoir s'enrichir de son passé, et s'en servir comme d'un terreau, pour germer.

### La vitalité de l'histoire

L'état d'esprit de Burckhardt ne fut pas sans incidence, on s'en doute, sur sa conception de l'histoire. Pour lui, le cours des choses ne répond nullement à une raison profonde, à un esprit caché, comme l'affirme Hegel dans sa philosophie, alors au sommet de sa popularité. On ne saurait souscrire à une quelconque théodicée qui viendrait révéler une finalité fatale à l'œuvre dans toute évolution<sup>9</sup>.

Du point de vue hégélien, le développement de l'Esprit dans le monde réside dans la prise de conscience par l'Esprit lui-même de sa propre liberté et dans la réalisation conséquente de celle-ci, sous la forme d'une progression graduelle. L'Idée, du fait de sa nature mobile, changeante, assume des déterminations successives qu'elle dépasse les unes après les autres, atteignant sans cesse des déterminations plus positives et plus concrètes. Elle s'aliène dans l'histoire, puis fait retour sur elle-même à travers l'art, la religion et la philosophie, jusqu'à devenir pleinement consciente de son parcours et se comprendre alors comme cheminement dialectique. L'Esprit en-soi a accédé au pour-soi. L'histoire culmine par conséquent, selon une interprétation classique, mais discutée, avec la philosophie de Hegel elle-même, qui subsume les contradictions de l'Esprit en développement et les intègre dans le cours d'une nécessité où les antinomies sont surmontées. L'avènement de cette philosophie correspond en fait politiquement à l'avènement de l'État moderne, qui actualise enfin la liberté contenue à l'état virtuel dans l'Esprit. La théorie hégélienne de l'histoire offre en définitive l'image d'un processus constant, qui connaît certes en apparence des tours et des détours, en raison même de sa nature dialectique, mais qui avance toujours sur la voie d'une réalisation effective de la perfection.